

FAIRE LA LUMIERE A LA MINE DE MON CRAYON

J'ai écrit, et j'ai changé... de titre, d'angle...Ne parvenant pas à braver le vide, j'ai décidé en fin de compte, de travailler à partir du texte que j'avais déjà écrit pour la publication du livre collectif dirigé par Agnès Benedetti.

Ce texte adapté et accompagné par la re-lecture du livre d'Alain Didier-Weill est :

De la lumière à la mine de mon crayon

J'ai découvert les ateliers d'écriture *clinique* ACPI en 2015. J'y ai participé 2 années de suite de 2015 à 2017. Ils apportèrent du terreau à ma pratique clinique autant qu'à mon expérience personnelle. Ils stimulaient ma créativité, le groupe étant toujours support d'émulation pour moi, au point que lorsqu'ils se sont arrêtés j'ai projeté d'ouvrir un atelier près de chez moi, à Alès. Le premier aura lieu samedi prochain.

Le titre que j'ai donné au texte pour une publication à venir (« A la mine de crayon ») vise à évoquer le trait gris, les ombrés, l'éphémère, ce qui est effaçable. C'est aussi l'évocation du fond de la mine qu'il faut entendre dans ce titre : un travail des profondeurs, dans le sombre et l'invisible qui agissent et qu'on guette. Qu'on craint aussi. Il m'est inspiré d'un des textes écrit lors d'une de ces séances d'atelier dont je vais vous parler. Récoltez, notez, dessinez ? vos impressions pour notre échange après.

Je vous disais m'être inspirée pour le titre « A la mine de crayon » d'un texte rédigé par une participante de cet atelier du 19 septembre 2015 dont je vais vous parler aujourd'hui. Et, j'ai sciemment choisi de m'inspirer d'un de nos textes pour mon titre car les textes (j'en lirai quelques-uns) font partie intégrante du récit que j'ai écrit en vue de la publication. Ce ne sont pas des « annexes ». Ainsi, Je vous le raconte, pour que vous vous rendiez compte, ni enseignement ni apprentissage ici.

Donc, dans cette séance du 19 septembre 2015, c'est moi qui propose la situation clinique à partir de laquelle nous allons écrire. Ma difficulté à écrire le texte que je vous restitue oralement aujourd'hui fût la même que celle qui m'habite lorsque je commence à exposer la situation clinique du jour et à parler de mon travail avec ce

patient. Jordan. Je manie ici de l'intime comme lorsque j'évoque au groupe de l'atelier mes préoccupations qui sont celles-ci :

Jordan revient souvent sur cette inhibition : « il faudrait que j'écrive mais je n'y parviens pas » dit-il. *Introduire de l'écriture là où rien ne s'écrit pour lui est ce qui m'a motivé à proposer cette situation clinique au groupe.*

L'un des participants commence à livrer au groupe un récit lié à sa pratique clinique, au plus près de son vécu de la situation. Il faut être prêt à s'exposer aux autres. Je pense qu'aucun des participants n'a jamais failli à ce jeu rendu possible par le respect et la confiance réciproque qui règne dans le groupe. J'ai ressenti et je ressens encore aujourd'hui beaucoup de gratitude à la façon dont Jordan et moi, dans mon travail avec lui, nous avons été accueillis.

J'étais l'hôtesse ce jour-là. A tour de rôle, l'un des participants, d'une séance à l'autre, invite le groupe chez lui. Cette fois, c'est mon tour. Je reçois chez moi Agnès, Christian, Chrystelle, Florence, Marceline, Michel qui sont en 2015, si ce n'est des inconnus, de toutes nouvelles connaissances. Je rencontre d'ailleurs certains d'entre eux pour la première fois. Au moment de me lancer, j'oppose qu'il y aurait peut-être un inconvénient à ce que je sois celle, en tant qu' « hôtesse d'accueil », qui partage une situation clinique et propose un récit initial à l'écriture. « Non, non, non » me dit-on. Pas de contre-indication. Pas d'esquive possible à ce qui me pousse à vouloir partager un temps de travail dans cet atelier d'écriture tout en le craignant. Le dispositif de l'atelier commence déjà à faire son œuvre. Pas de pilote et pas d'hôtesse qui compte. Tout le monde est embarqué. On ne tergiverse pas sur qui, quoi, comment ? : On y va !

Je raconte donc. Je me souviens que mon récit est bref, sorte de « rapport de police » plus qu'une histoire. Je me souviens, que je suis à cours de mots que j'ai le souffle court comme souvent quand je parle de choses qui m'affectent. Je veux donner un récit clair à mon auditoire et suppose injustement qu'il faudrait pour cela qu'il soit épuré d'affects. L'auditoire était fort attentif ce qui ajoute à mon émotion. Qu'écoutent-ils donc tant ? Qu'entendent-ils vraiment ? Il ne faudrait pas que ça m'échappe...pourtant.

Il y a autre chose dans ma disposition du jour. Je sais qu'une magie peut s'opérer à moindre mots. Je veux certes donner aux participants de la matière pour écrire. Un peu. Pas trop. Je sais intuitivement et par expérience que la récolte de textes n'en sera

que meilleure. J'en avais besoin. A ce moment, il y a de ma part, une réserve due à mon trac et une autre liée à mon expérience des ateliers d'écriture dans d'autres cadres où les propositions sont à but « littéraire ». Pour le dire vite. S'il y a un animateur d'atelier d'écriture dans la salle il m'excusera du terme.

Pendant l'exposé du récit initial, nous n'enregistrons pas celui qui parle d'une situation clinique. Agnès Bénédicti et Evelyne Becker ont la particularité d'en prendre les notes quasi mot à mot. Leur style me fût bien utile quand est venu le moment de vouloir transmettre ce travail.

Au cours du récit initial chacun écoute et l'« enregistre » à sa façon. Pour ma part, mes notes ne collent jamais au mot à mot du récit. Je l'ai tenté une fois. Je ne l'ai plus refait depuis cette « première fois ». Je fais une cueillette de mots qui sonnent, résonnent, des mots-clefs qui pourraient servir mon texte à venir. Dans mon écoute du récit je ne cherche pas à comprendre, à interpréter à « chasser du signifiant ». J'écoute attentivement, avec attention avec un hasardeux « j'en prends-j'en laisse ». Je m'emploie à rester plus sensible à la mélodie qu'au sens. Je prends des notes comme je picore ; un mot qui siffle, un qui dérape, une pensée qui me traverse même si « ça n'a rien à voir ». Certains dessinent, gribouillent au coin d'une feuille.

Pour cette séance du 19 septembre 2015, le récit que je propose à l'écriture est celui-ci (rédigé à partir des notes des participants) :

Il s'agit d'un jeune homme de 32 ans qui a un père très âgé décédé quand lui avait 16 ans. Il a été très désespéré par une rupture amoureuse. Il pensait avoir rencontré la femme qu'il lui fallait. Un jour, celle-ci a fait une Tentative de Suicide. Là-dessus, quelques mois après cet évènement, je le rencontre. Il ne comprend rien à ce qui lui arrive et aux raisons qui ont amenée cette femme à le quitter. Il vit dans un coin paumé des Cévennes. Dans le bassin minier, lieu affecté par la fermeture des mines. Il habite dans une propriété. Une vieille bâtisse où les travaux sont sans fin. Son père est parti en Maison de Retraite où il est mort. Sa mère et lui survivent là dans un lieu mal chauffé.

Il est toujours dans son discours autour de ce lieu où il vit avec sa mère. Et il se demande tout le temps « je pars/je pars pas ». Ils sont à couteaux-tirés tous les deux. « Je reste je pars ». Une fois il est parti en Angleterre et il s'est ennuyé de ce lieu.

Mais, il sent qu'il l'aspire. Il est dans des addictions : drogue, alcool « j'arrête, je reprends » me dit-il. Il y a de la violence contre sa mère.

J'ai envie de vous parler de ça car il me dit parfois « il me faudrait écrire » mais il n'écrit pas.

La seule SDB est sur l'espace de la mère, il ne peut donc amener aucune femme.

Suivent les questions des participants, des demandes de précisions sur cette situation pour que j'apporte des éléments supplémentaires qui semblent aux « écrivains » des compléments utiles et que je n'ai pas données spontanément. Je n'ai plus les questions précises en tête mais mes réponses sont les suivantes :

- Je le rencontre à mon cabinet, en libéral. Il arrive sur cette rupture avec une jeune femme qui l'empêche de tenir debout. En parallèle il va en consultation d'addictologie à l'hôpital. Il a des pensées suicidaires.

- La femme est aussi aux prises avec : drogue et alcool. Elle a une forte emprise sur lui. Ils avaient une sexualité en Club qui lui convenait beaucoup. Elle avait un désir d'enfant mais il ne se prononçait pas sur le sien.

- Son nom : Gibier ? Cribier ? mais je ne suis plus sûre.

- Ceux sont ce qu'il appelle des « Néo-ruraux ». Son père s'est installé comme éleveur. Il a été en dépression. Il est décédé à 70-75 ans.

- Il a un frère avec qui il s'est battu violemment au point qu'il y a eu un procès et qu'ils sont en rupture.

- Le lieu ? : Les gens qui viennent chez lui disent que c'est le Paradis.

A la relecture des textes qui ont émergé ce jour-là, reviennent une ambiance, une atmosphère, des états émotionnels, psychiques, cognitifs, sensoriels,... Tout est convoqué. Dans ces temps d'écriture, je convoque tout au service de cette écoute et d'une restitution originale et créative au collègue. Me reviennent de cette séance d'atelier :

Des images (mon salon la lumière qui le baigne à en faire presque oublier le mobilier rudimentaire) ceux sont aussi :

Des couleurs (mon pain d'épices bien doré pas trop brûlé),

Des silences (celui de mon introspection, celui de leur attention et celui de mes voisins, eux si sont souvent bruyants),

Des odeurs (parfums de femme),

Des goûts (quel buffet ! chacun a apporté de quoi manger pour midi. Sans s'être concertés tout y est, entrée-plat-dessert. En abondance).

Et, me reviennent des émotions fortes qui sont allées du pôle de la joie à celui de la mélancolie.

A la relecture des textes que nous avons écrits dans ces ateliers, je découvre redécouvre les états émotionnels épars. Toujours ce sentiment d'un processus à l'œuvre par les textes dans le groupe et réactualisé par leur lecture. Je reste surprise (autant que par nos buffets où il ne manque rien sans avoir eu besoin de discuter « qui apporte quoi ? »), de cette liberté d'expression qui laisse place à l'apparition de petits bijoux littéraires. Des perles qui rendent possible le remaniement des questions transférentielles, institutionnelles de celui qui nous confie sa situation. Je ressens une forte implication de tous au service d'un travail clinique qui cherche un levier, une issue, une direction perdue. Elle est palpable dans les textes. Cette expérience, ce jour-là, parce que c'était ma première peut-être, parce que c'était moi qui exposé peut-être, qui sait ? elle me laisse toujours un profond sentiment de gratitude. Je peux lire dans nos textes un engagement sans réserve, une confiance mutuelle aux participants et au groupe ainsi qu'aux effets du dispositif pour avoir osé, pour s'être risqué à *s'écrire*. Ecrire de soi.

Dans mon texte pour publication, je retranscris tous ces textes dans l'ordre de lecture. Aujourd'hui je ne lirais que les trois qui ont été lus en dernier, et qui sont « comme par hasard », le mien, celui d'Agnès Benedetti et celui de Marceline Roubillaud qui m'a inspiré le titre de mon récit.

Les voici dans l'ordre lu, donc les 3 derniers lus sur 7 :

Anna

« Approche-toi » m'avait chuchoté mon père quelques jours avant de mourir. Approche-toi. C/ses mots m'ont chaviré le cœur mais je n'ai pas bougé. Figé. Son corps amaigri, ses yeux ternes, sa peau terreuse m'avait tétanisé autant que sa stature de bûcheron lorsqu'il frappait ma mère. J'avais 5 ans. A peine 10 ans de plus ce jour-là. J'étais le même. Terrassé, terrifié, terreur.

« Terre ! Terre ! » crient les naufragés dans leur barque de fortune pensant trouver enfin un refuge, une promesse, un paradis, sur une île aperçue à l'horizon. Qu'en savent-ils ? Ils s'approchent pourtant, eux.

Mon père ne m'a jamais paru être le lieu du réconfort, la terre où m'arrimer, le lieu où m'épanouir, où pousser. Sur la terre de mon père, chardon, chiendent, bruyère ou fougère s'enlacent autour de ma peur. Comment pourrais-je m'approcher ? Et, pourtant, quelque soit l'île, il me faudrait accoster. Recroquevillé dans ma barque d'infortune, mon radeau de pacotille, je divague, j'erre, me perds et finirais par couler si aucune Terre ne se découvrait au loin. J'espère mais ne voit rien.

Agnès

Si je pouvais écrire, j'écrirais l'histoire de mon père et de son amour pour ma mère. De sorte qu'une fois fait, je puisse lui restituer à elle cet amour perdu, dans ce paradis perdu.

Si je pouvais écrire, je broderais de mots ardents et matinaux, les bords du cratère béant. Brebis égarées, amour perdu, nez cassé de mon frère, hématome à l'épaule de ma mère, l'alcool qui me coule comme feu.

L'histoire que je n'ai pas écrite possède mes poings, mes os, mes muscles et me crible d'oscillement. Je suis devenu la pendule de mon existence indécise : là et pas là, hier et demain, ici et ailleurs.

Mais, la seule chose que je dresse sont des murs, je veux dire ceux qui s'effondrent semaine après semaine, mois après mois, dans cette bâtisse cévenole où je vis avec ma mère et d'où les brebis ont fui. Je ne veux pas qu'elle ait froid et pourtant j'attends sa disparition. Je ne peux pas la perdre, pourtant je voudrais tant qu'elle s'évapore là et qu'avec elle le lieu tel une Atlantide, s'engloutisse dans un épisode cévenol.

Au lieu de poser brique sur ciment, ciment sur brique, parpaing et épuiser mes muscles et ma chair affaiblie par la drogue et l'alcool, à dresser un barrage contre le Pacifique, je rêve de bâtir une sculpture faite de lettres qui écrirait l'histoire. A travers elle, je verrai le monde s'ouvrir enfin à mes pas hésitants. Alors, le lieu deviendrait un lien, cette corde que j'attachais par jeu autour de son corps nu avec laquelle elle a tenté d'accrocher son cou blanc l'autre matin, serait l'ineffable lien qui m'attache au lieu, comme un fil d'Ariane.

Mon petit coin de paradis comment peux-tu te taire enfin ? Avec tous ces châtaigniers autour de nous, ces milliers de feuilles mortes foulées sous mes pieds, tu ne m'as laissé, ô père, aucune page blanche pour que j'écrive ton nom, celui qui enfin, étancherait la soif de ma mère.

Marceline

J'ai abandonné mon nom dans la mine.

Il fait noir humide je ne vois rien.

J'ai perdu mon crayon.

De toute façon, dans le trou impossible d'écrire !

Je ne sais pas pourquoi je suis venu là.

J'ordonne que la lumière revienne !

Grand silence. Ahha

Soudain, je lâche un grand pet : mon ventre fait comme une caisse de résonance avec les murs.

Je respire mal.

Est-ce l'odeur ?

L'odeur ne me lâche pas, ne me lâche plus, ne m'a jamais lâché.

Elle voulait, ...elle voulait un enfant ? Le voulait-elle vraiment ?

Me voulait-elle père ?

Me voulait-elle fils ?

Sans mon crayon, plus de trace et dans le noir, ...tant de vide. Noir charbon. Noir de la mine.

Eh, ouais, l'élevage c'est pas notre truc dans la famille !...

Il faut qu'on reste en bas.

« Mains noires, pain blanc ».

Même en fermant les yeux, je ne vois rien, je ne rêve même pas.

Pas d'image.

Mon nom s'est effacé.

On m'avait pourtant dit que sous terre il faisait toujours chaud.

Domage.

Pas de crayon. Pas de portable...

Pourtant d'habitude, j'aime bien les grottes, je suis pas claustro

Mais, bon...là ! Pas un rayon.

Il faudra que je répare l'étagère de la salle de bain.

Tous les crayons de maquillage se sont cassés la gueule par terre.

Quelle tête de mule je fais !

Le « Cri de la mule ».

Tiens ! si j'écris un roman je lui donnerais ce titre...

« Le cri de la mule...dans la mine »...

Seuls des cris très forts seraient entendus du dehors !?

Ou même pas...même pas.

Je vais sûrement avoir faim.

En janvier 2019, ils me touchent toujours autant ces textes et j'y entends un nouvel écho comme celui du nom de famille de Jordan dont je n'arrivais plus à me souvenir lorsque les participants me l'avaient demandé pour compléter mon récit. Deux de ces textes que je viens de lire relèvent cet oubli, exprès ou pas. « L'histoire que je n'écris pas ...me crible d'oscillement » a écrit Agnès. « Mon nom s'est effacé » fait dire Marceline à son personnage dans la mine. Je ne l'avais jamais entendu comme un écho à mon oubli malgré plusieurs lectures. Sans dire que la répétition inconsciente procéderait exactement du même processus psychique, en tous cas relire et se relire nous apprend toujours quelque chose d'autre, d'une fois à l'autre. Elle a valeur créatrice par les révélations qu'elle permet. Le temps aussi fait son oeuvre sur l'ouvrage. D'ailleurs, ces ateliers ont donné l'idée d'en écrire un ouvrage justement. L'histoire continue et mon récit aussi donc. Ainsi, je fus conviée l'été 2017 à participer à ce projet.

En effet, c'est en août 2017, que nous nous retrouvons à quelques-uns pour y travailler. Au début de notre « résidence d'écriture » qui m'a permis d'écrire le premier jet de ce témoignage, nous avons fait un détour par le Musée Pierre Soulages à Rodez.

J'aurais bien remis la visite de ce Musée à plus tard dans ce séjour ensemble, tellement pressée de m'y mettre, très impatiente que j'étais de pouvoir enfin me mettre à écrire. Les aléas de cet autre groupe d'écriture ont joué sur mon rythme et l'ont contrarié reportant ce temps à presque 48 heures après notre arrivée. Ce détour

a pris une grande importance dans la suite de notre travail ensemble et a soutenu ma réflexion tout au long de l'écriture de ce « chapitre », en toile de fond ou en bordure, explicitement ou non. D'ailleurs, toute l'ossature de mon texte s'est construite durant cette « résidence d'écriture ». Une fois seule, mon travail consista en une simple « taille-lumière » comme disent les élagueurs.

Je vérifiais et éprouvais encore, qu'il ne faut jamais négliger la place et la fonction du détour dans l'approche des questions de « profondeurs ». Et peut-être les questions souffrent-elles toujours d'être abordées de front si elles veulent obtenir de véritables réponses. C'est à ce détour que je vous invite maintenant, à la suite de mon témoignage de cette séance d'atelier clinique. Un détour par notre visite du Musée de Pierre Soulages.

A notre sortie du Musée, après discussion avec mes compagnons d'écriture, dans le parc qui le jouxte, je décide de faire un tour à la boutique de laquelle je vois Agnès revenir avec des trésors ! Je finis par choisir un petit livre « le goût du noir », un recueil de textes littéraires, de propos et récits dont un entretien de P. Soulages. « Noir lumière » est le titre du chapitre qui lui est consacré. Il s'agit d'une interview pour un journal japonais réalisée par Tadashi Waba, en 1985.

Je lis dès les premières lignes qui me convaincrent de l'acheter : « Vous êtes devenu de plus en plus noir n'est-ce pas ? - Oui, mais de moins en moins... ». L'effet de métonymie de cette affirmation et réponse évasive me saute aux oreilles (d'autant plus que je suis métisse). La lecture aurait pu s'arrêter là : sur mon rire intérieur et mon sentiment que cela en dit déjà bien long sur l'homme. Un sens de l'humour mi-figue mi-raisin, une discrétion pudique, un art du mi-dire.

Je me demande : Comment le journaliste en arrive-t-il à confondre le style avec l'homme, avec sa personnalité ? Du moins, c'est ce que sa question semble supposer. Et, P. Soulages s'en tire bien. Dans l'entretien, lu au cours de la visite et que je n'ai pas retrouvé, il était justement question de l'émotion et du choix tacite de P. Soulages de ne pas utiliser son Art comme moyen pour exposer son être intérieur, ses humeurs et ses émotions aux spectateurs. Et pourtant, certains l'imagineront quand même à tort ou à raison... .

C'est le subterfuge (involontaire) qui s'opère dans l'Atelier d'Écriture Clinique : partager les mouvements de transfert sans qu'il en soit question. Être révélé (dans sa pratique clinique) par les autres malgré soi et sans intention de l'être. Ce n'est pas

l'objet de ces ateliers. Quel est-il alors ? Pour moi avant tout c'est d'écrire et d'écrire à partir de la clinique.

Je poursuis ma lecture de l'interview.

Pierre Soulages explique : « Outre-noir désigne un autre pays comme Outre-Rhin, Outre-Manche ». D'origine (à moitié, l'autre est Corse) d'origine antillaise, j'ajoute moi-même, Outre-mer. Revenons au récit qui fut le support à notre écriture ce 19 septembre 2015. Jordan me parlait de son lieu de vie, un vieux Mas qu'il partage avec sa mère et dont ils sont tous deux les propriétaires. Le lieu de la mère et le sien se chevauchent, s'entrechoquent, l'emprisonnent et l'amènent à mon cabinet pour essayer d'en partir, s'en départir, aller outre-mèr(e). Sa mère. Les textes qui émergent du récit initial le transcrivent mieux que je ne l'avais entendu.

Un autre extrait de cette interview me semble un point central et illustratif est la conclusion au propos que je voulais tenir sur mon expérience des ateliers d'écriture clinique pour sa publication : « Trouver monochromes les toiles que j'ai commencé à peindre en 1979, c'est voir le noir que l'on a dans sa tête, au lieu de celui que l'on a devant ses yeux. »

Exposer une situation clinique dans le cadre de ces ateliers, c'est tenter de sortir du noir dans lequel on est plongé avec son patient, avec « son accompagné », son « accueilli » (tous les participants ne sont pas psychothérapeutes), et tenter de faire émerger la Lumière, Une lumière. Mais ce n'est pas un éclairage à la lampe torche sur un motif du « paysage » pour le rendre plus visible, c'est un renversement de ce noir en lumière qu'apporte les textes du groupe.

Ecrire à partir des ateliers m'a conduit de Soulages à Vermeer, via le beau livre d'Alain Didier Weil.

Lila est chanteuse. Avec son analyste, elle parle de ce paradoxe qu'elle vit sur scène et dans sa vie quotidienne de *devenir* belle sous le regard de son public quand elle se met à chanter tandis qu'elle se sent soumise au « sois belle et tais-toi ! » (ou inversement « si tu parles tu es moche ») dans le regard des hommes. La question et sa réponse par l'analyse est apparue pour elle dans la différence de lumière entre le tableau de Vermeer « La laitière » (1660) et celle des « soleils couchants » (1639) de Claude Lorraine dit « Le Lorrain » peintre français qui lui est contemporain (1600-1682). Le titre du livre donne la primeur à Vermeer mais l'analyse du travail opérait

par Lila avec son analyste tient à cette différence de Lumière chez ces deux peintres. C'est cette différence qui lui fait mesurer l'écart dans l'expression de soi selon qu'elle est sur scène ou à la ville. Toutes deux lui sont bénéfiques mais différemment et c'est cet écart qui devient signifiant pour elle.

La lumière de « Le lorrain » la dessine celle de Veermer la perce. La lumière du premier donne contour à sa qualité de spectatrice admiratrice du spectacle, je dirai qu'il la regarde et le second lui révèle qui elle est au-delà d'une spectatrice du tableau. Ce peintre, Vermeer, par sa lumière, la voit réellement, c'est-à-dire comme jamais elle n'avait pensé pouvoir être vu. Et, l'on peut comprendre, qu'Alain Didier-Weill, comme analyste, privilégie dans son titre la lumière de Vermeer à celle de Le lorrain.

Alain Didier-Weill détaille tous les processus psychiques en jeu qui dans la différence de ces lumières d'artistes conduit Lila à des perceptions différentes et un travail d'analyse qui l'ouvre sur un autre regard sur elle-même. Un travail de retournement grâce à l'Art.

Dans une logique qui ne vous semblera pas tant couler de source mais je ne vais pas vous en donner tout le déroulement et vous enjoins plutôt à le lire, il en arrive à une question (comme d'autres psychanalyste avant lui et bien d'autres après, dans ce séminaire par exemple) : L'analyste (est-il) poète ? Il argumente d'une façon rigoureuse ce qui soulève la question et sa réponse que je ne pourrais vous redonner ici, par manque de temps (que je ne regrette pas n'ayant pas son érudition). Ce que je voulais partager c'est davantage ce que ce texte (génial) me permet de cerner un peu mieux et plus spécifiquement par rapport à mon témoignage de cette expérience des ateliers d'écriture ACPI. Ce qui est en jeu sans vouloir complètement le saisir au risque de le rendre moins opérant pour ma clinique et, surtout plaisant.

Pendant, deux heures les participants se font écrivains, poète, romancier de fiction d'auto-fictions, chansonnier, chacun son style. Ils font vibrer les cordes créatives et récréatives dont nous disposons tous. Cependant, nous partons d'une situation clinique. Pourquoi ça peut intéresser des cliniciens ce dispositif d'écriture ?

- Donner corps – le redresser // retournement

- Pas tout à fait poète : artiste lien privilégié au réel de l'objet / analyste à la question de l'éthique